



- ◆ Trabajo realizado por el equipo de la Biblioteca Digital de la Fundación Universitaria San Pablo-CEU

CHAPITRE VIII

Le Goût personnel

Originellement ce n'est qu'à propos de nos sensations que la Sagesse populaire nous demande de ne pas contester. « Des goûts et des couleurs on ne discute pas. » C'est que chacun éprouve les objets *d'après ce qu'il est autant que d'après ce qu'ils sont*. Sur ce terrain (qui est de pure constatation personnelle) tout le monde a raison. Cette eau me donne une saveur salée, alors qu'elle ne vous la donne pas ; je ne trouve pas à ce vin le goût de framboise que vous me dites percevoir ; entre ces deux liqueurs je fais une distinction, vous n'en accusez aucune. Et de même pour les couleurs : vous voyez à ces pierres un reflet rose que je ne vois pas ; pour vous cette étoffe beige tire sur le jaune, et pour moi sur le gris ; vous jugez plus foncé ce bleu que je juge identique à cet autre... Mais les différences, déjà si marquées au point de vue de la connaissance, le sont encore plus au point de vue de l'*émotion*. Le mets qui vous délecte m'est désagréable ; je préfère manger les légumes après le rôti, vous préférez les manger ensemble ; la couleur

de mon tapis vous déplaît, elle me flatte les yeux ; pour moi le rapprochement de ces deux nuances est heureux, pour vous il est choquant... C'est tout simplement parce que nos réflexes ne sont pas les mêmes. Ici encore nous ne dépassons pas la pure constatation ; et l'on peut donc ajouter qu'ici encore chacun a raison, puisque, étant donnée sa constitution propre, ses réflexes ne peuvent être que ce qu'ils sont.

C'est de ces remarques banales qu'il se faut souvenir pour comprendre le goût esthétique, car c'est à lui aussi que prétend s'appliquer le vieux dicton. Chacun jouit des choses selon ce qu'il est beaucoup plus que selon ce qu'elles sont. En soi elles sont les mêmes ; mais nous leur opposons des organismes et des esprits grandement différents. Voilà pourquoi la même symphonie qui charme celui-ci est fastidieuse à celui-là ; le même paysage qui ravit l'un n'émeut pas l'autre. Si les juges ont ici des sentences opposées, c'est qu'ils prononcent d'après une évidence *qui est chez eux pure émotion*. De même que, pour estimer la valeur morale d'un acte, chacun a sa conscience, de même pour se prononcer sur la valeur esthétique des choses il a cet autre critère intime qu'on nomme son goût.

Qu'est-il ? Un sixième sens, superposé aux cinq autres ? C'était la thèse d'Hutcheson. Une émotivité inculquée par l'ambiance ? C'est ce que prétendirent Taine et les Sociologistes. Une expression complexe de l'individu entier ? C'est ce que nous chercherons à établir et à préciser.

La doctrine écossaise implique un postulat qui ne

résiste pas à la réflexion. Elle fait de la beauté et de la laideur des qualités adhérentes aux choses à l'égal de la couleur, du poids et de la saveur. « De même, nous dit-elle, que nos cinq sens sont préposés à la perception des autres qualités des corps, notre goût l'est à leur beauté. Car c'est objectivement que celle-ci existe. Et si elle a ses aveugles comme ses clairvoyants, c'est que les premiers ont atrophié ou faussé un sens que les autres ont gardé subtil. » — La critique de cette conception n'est plus à faire. Pas plus que d'Utilité en soi, n'existe de « Beauté en soi ». L'une et l'autre sont des *rappports*, dont l'homme est un terme essentiel. Percevoir l'utilité d'une chose, c'est constater qu'elle sert ; la trouver belle, c'est sentir qu'elle plaît. Sa beauté est dans sa convenance avec une sensibilité qu'elle flatte, caresse, exalte, alors que l'objet voisin la gêne, la heurte ou l'offusque. L'expérience nous ramène ainsi des choses à nous-mêmes : chacun goûte ce qui dans les choses s'harmonise avec lui ; il qualifie de banales celles qui ne l'émeuvent pas, et de laides celles qui le choquent à quelque degré. Beauté et laideur sont les aptitudes qu'ont les choses à nous charmer ou à nous offusquer, *selon ce que nous sommes*. Le goût esthétique n'est donc plus un sens cognitif (ce qu'est en premier lieu celui de notre palais) ; il est un sens purement affectif, dévoilant, non pas le contenu ou la structure des choses, mais la jouissance ou le déplaisir que l'individu éprouve à leur propos. Il n'est pas révélateur d'un élément à côté des autres, mais d'une action, d'une valeur...

ou, plus exactement, de subtils attraites et répulsions. Cette aptitude à jouir ou à pâtir, qu'est notre goût à chacun, n'est à aucun degré une fonction logique ; et, pas plus que la Nature n'a installé en nous une mécanique qui percevrait d'elle-même la Vérité, elle n'en a mis une autre, percevant automatiquement la Beauté. Qu'on renonce une bonne fois à cette mythologie : les valeurs ne sont pas des hypostases.

Le goût de chacun est tout simplement *un des aspects de son émotivité*. Mais cette dernière, d'où lui vient-elle ? Du dehors, a-t-on répondu, car sur ce point encore l'individu n'est qu'un produit ; son originalité n'est qu'apparente. — On sait quel avait été sur ce point le paradoxe de Taine¹. Le génie n'est qu'une heureuse conjonction d'influences. Trois facteurs suffisent à le produire : *la race, le moment, le milieu*. Mis en contact, ces trois éléments se combinent fatalement, et l'artiste n'est rien de plus que leur fusion bouillonnante, ou, si l'on préfère, leur point de rencontre. Comme ses croyances et ses idées, son goût est une dérivation, une polarisation des pensées et des sentiments d'autrui. Que les courants se soient croisés ailleurs, et cet autre point de leur confluence aurait vu croître exactement le même esprit, produisant exactement la même œuvre. Déterminisme absolu ! réduction de l'individu à un « composé » fatal de l'anonyme collectivité ! — Mais comment ne pas voir que proclamer la complète passivité de l'es-

1. *Histoire de la littérature anglaise*, introduction, v.

prit, c'est le transformer en chose et méconnaître « son propre » ? Il n'est plus rien si son initiative est nulle. Tout en lui s'effectuant malgré lui, il n'est que la plus subtile des machines. Peu importe qu'il en ait conscience, les mouvements de sa pensée comme ceux de son organisme sont ceux d'un automate. « *L'homme est un théorème qui marche*¹ » ; voilà pour sa pensée. Quant à ses œuvres, ce sont toutes des concrétions fatales, car « *la vertu et le vice sont des produits comme le sucre et le vitriol*² ». — Comment Taine n'a-t-il pas senti l'ambiguïté dangereuse de telles formules ? L'esprit n'est pas l'inerte creuset où des éléments apportés par le dehors entrent d'eux-mêmes en réaction ; il est l'énergie qui, sous leur sollicitation, réagit autant qu'elle subit, résiste autant qu'elle accepte, impose autant qu'elle suit. Ce n'est donc pas à des « produits » chimiques que se doivent comparer ses œuvres, mais plutôt à des fruits, dont les éléments ont été, sans doute, prélevés sur le dehors mais que la plante a fait siens, en se les assimilant, en leur imposant sa formule et jusqu'à sa saveur propre.

Qu'en tout esprit l'apport de l'hérédité et du milieu social soit considérable, personne ne le conteste. Mais qu'il soit *exclusif*, c'est ce que démentent les faits. Si donc l'on tient à comparer l'artiste à un creuset, qu'on veuille bien remarquer que ce creuset est vivant, et que c'est lui, en somme, qui (plus ou moins

adroitement) retient, triture et ajuste les matériaux qui se déposent sur lui. Qu'on observe surtout qu'avant qu'aucun d'eux l'ait provoqué, il renferme à son intime un élément qui ne cessera de se révéler dans son conflit avec eux, à savoir sa volonté, se ramifiant en un nombre prodigieux d'infimes désirs. — Combien est inégale cette affirmation de soi, nous sommes les premiers à le reconnaître. A côté des individualités marquées sont les insignifiantes ; à côté des audacieuses, les timides ; à côté des inventives, les imitatrices et les routinières. D'autre part, il est bien vrai que chez le plus novateur lui-même la part de l'originalité est moindre que celle de la copie, et que dans l'œuvre la plus révolutionnaire le « reçu » et l'« emprunté » l'emportent de beaucoup sur l'inédit. Nulle part cependant ce dernier élément n'est inexistant. Le plus grégaire, le plus servile d'entre nous a, (quelque pauvre qu'on le voudra), son mode propre de sentir, comme il a parmi ses semblables sa façon propre de vouloir et d'agir.

C'est ce que constaterait sans peine quiconque ferait l'histoire de son propre goût. Il verrait au travers des années comment les occasions l'ont provoqué plus que modelé, avivé et précisé plus que contraint et stabilisé. Au-dessous des variations et des vicissitudes, quelque chose de foncier s'est poursuivi et maintenu, le distinguant de tout autre ; ce quelque chose, c'était lui ! Que de flottements, sans doute, que de remous au cours de ce progrès ! Et même, que d'enthousiasmes contradictoires ! Les leçons de l'école,

1. *Les philosophes classiques du XIX^e siècle*, p. 158.

2. *Histoire de la littérature anglaise*, introduction, xv.

les suggestions des amis, la contagion de la mode, les lectures, les voyages, les mille rencontres furent autant d'épreuves qui le contraignirent à *prendre position*. Il s'y plut ou s'y déplut, s'en engoua ou s'en écarta, s'en imprégna ou les oublia. Mais qui ne voit que c'est *lui-même* que leur contact exerça, et que c'est lui-même qu'il a constamment exprimé par ses *préférences* ? Chacun de nous a, en toute matière, ses auteurs qu'il met au premier rang ; et, dans les œuvres de ceux-ci, il a les pièces et passages qu'il prise plus que le reste. Ce choix spontané, voilà où son *moi* transparait, voilà sa réaction propre. Et c'est jusque chez les plus simples et les plus incultes qu'on la retrouve. Ne la surprend-on pas dans la critique que la femme du peuple fait de la coiffure, de la toilette, du mobilier de sa voisine, et dans la façon qu'elle a elle-même de disposer son couvert, ses fleurs, ses bibelots ? Elle le fait, dit-elle, à son *goût*. Dans sa modeste sphère elle est donc indépendante et créatrice. Sur toute son œuvre elle met, dirons-nous, son style, ou, si l'on préfère, son *cachet*.

C'est que le goût n'est pas (comme on se l'imagine trop souvent) une activité séparée, une fonction qui se peut cultiver dans l'esprit à part de tout le reste, un sens qu'on a ou qu'on n'a pas. Le goût est, pour chacun, la réaction de tout lui-même, le jeu de toutes ses tendances à la fois, et sans exception, morales donc et intellectuelles aussi bien que sentimentales et sensorielles. Ce qui le constitue, comme une résultante, ce sont des milliers de désirs infimes et disparates

(que nous ignorons individuellement, pour la plupart), c'est le frémissement incroyablement complexe de notre être entier. Un faisceau inextricable de secrètes et mobiles tendances, voilà en réalité ce que nous ne cessons d'opposer aux choses. Celles des choses qui leur répondent, nous les goûtons spontanément, et nous les qualifions de belles ; celles qui les heurtent, nous nous fermons à elles, et nous disons qu'elles sont laides.

Qui réussirait à faire la fine analyse de ce qui en lui se complaît et approuve quand il entend une symphonie, contemple une ruine, lit une poésie, serait stupéfait du nombre des infimes tendances qu'il surprendrait éveillées, et dont l'attitude globale de contentement constitue en fait son admiration.

S'il nous faut une définition, disons que notre goût, c'est, à propos de toute chose, la subtile vibration de tout nous-même.